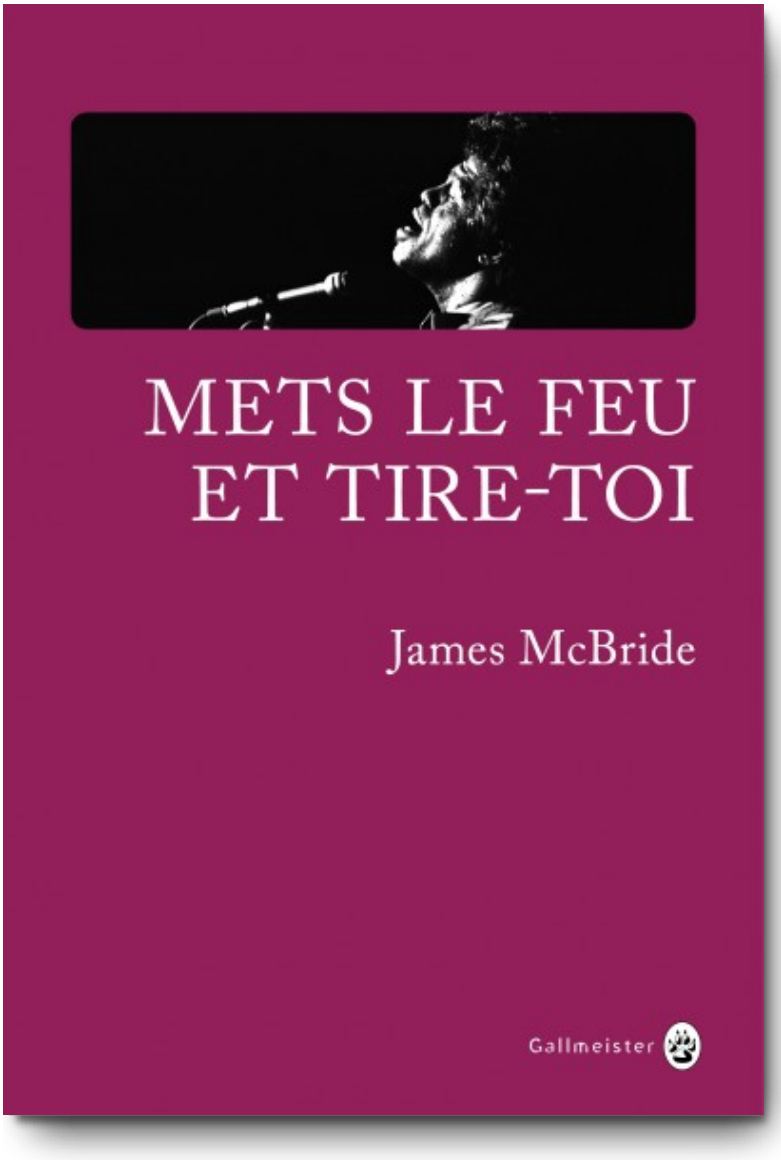
Gallmeister

DOSSIER DE PRESSE

Mets le feu et tire-toi

James McBride



CONTACT ET INFORMATIONS
Editions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Copyright 2020 - Editions Gallmeister.

PARIS MATCH
29 juin 2017

culturematch/livres

JAMES McBRIDE S'ENFLAMME POUR JAMES BROWN

Dans « Mets le feu et tire-toi », l'écrivain se lance sur la piste du parrain de la soul. Une enquête passionnante.

PAR **FRANÇOIS LESTAVEL**

SON ROMAN « L'OISEAU DU BON DIEU » A REMPORTÉ EN 2013 LE NATIONAL BOOK AWARD, LE PLUS PRESTIGIEUX PRIX LITTÉRAIRE AMÉRICAIN.

Le rêve s'est transformé en cauchemar. Quand les héritiers de James Brown ont demandé à James McBride d'écrire une autobiographie de la star noire, le romancier, journaliste et musicien a signé les yeux fermés, sans savoir qu'il s'engageait alors dans une sacrée galère. Car l'auteur n'est pas adepte de l'hagiographie à base de sujet-verbe-compliment. Et il se rend vite compte qu'il est tombé dans un traquenard, la faute notamment aux – très nombreux – fistons. « Ils n'étaient pas dignes de confiance et n'avaient rien à me raconter, si ce n'est des propos creux, persifle-t-il. Tout ce qui les intéressait, c'était le fric. Mais j'ai continué car ma responsabilité était avant tout envers la vérité et envers Mr. James Brown. Et puis le sujet était plus grand que lui car, par bien des aspects, sa vie est un miroir de ce qu'est devenu notre monde : il a beau avoir suscité tant d'espoirs, connu tant de succès, son héritage s'est dilapidé dans une suite interminable de procès. Malgré ses dernières volontés, sa fortune n'a pas profité aux pauvres ! »

McBride s'est lancé pendant plusieurs années sur la piste de ceux qui ont vraiment connu James Brown, interrogeant les incroyables musiciens de ses débuts, ses femmes, ses potes d'enfance, explorant toujours plus le mystère d'une personnalité qui sans cesse se dérobait. « Brown était tant de personnes différentes à la fois, remarque-t-il. Il compartimentait les gens dans des petites cases bien définies : les amis blancs, les amis noirs, les potes fri-qués, les copains sans le sou… C'était les amitiés d'un homme seul, qui ne faisait confiance à personne. » Le livre ne cèle rien des caprices de la star, de son caractère despotique, de son obsession folle pour l'argent. Au point que la « Cash Machine » enterrait ses dollars par milliers dans des jardins – ses musiciens se souviennent encore de l'odeur terreuse des billets qu'il lâchait avec parcimonie – et planquait parfois la recette de ses shows endiablés dans les faux plafonds de ses chambres d'hôtel, avant de les récupérer en douce un ou deux ans après ! Tout pour échapper au fisc, qui finira pourtant par le rattraper et presque le ruiner.

McBride reste admiratif de James Brown, même si saxophoniste et compositeur, il n'aurait pour rien au monde intégré son orchestre. « De toute façon, même Grover Washington Jr., un grand saxophoniste de jazz et de blues pour lequel j'ai composé, m'a confié qu'il avait été recalé car il n'était pas assez funky pour lui ! Pour jouer avec Brown, il fallait avoir un certain son, et la plupart de ceux qui ont contribué à le forger étaient des hommes du Sud. Ils ne venaient pas de Philadelphie ou de Chicago mais de Memphis, de Nashville ou de Mobile, en Alabama. Des types qui avaient grandi en écoutant Hank Williams, de la country et du blues, qu'ils avaient intégré au plus profond de leur âme. »

Là réside, selon l'auteur, la clé de l'énigme : James Brown était resté profondément marqué par la terre où il avait grandi, cette Caroline du Sud où le racisme était plus voyant, moins hypocrite que dans le Nord, et où les solidarités étaient plus vives aussi. Un homme tiraillé qui, à force de porter un masque, s'était perdu et ne savait plus qui il était. « Brown avait fait semblant toute sa vie d'être un homme sophistiqué, s'amuse McBride, mais il ne donnait pas le change : c'était un homme de la campagne. » Et de conclure dans un grand rire : « Finalement, il avait plus de points communs avec un paysan blanc de Géorgie qu'avec un Noir du New Jersey ! » ■

« Mets le feu et tire-toi », de James McBride, éd. Gallmeister. 318 pages, 22,80 euros.

les inROCKS
21 juin 2017

livres

James Brown, 1977

Michael Ochs Archives/Getty Images

rhythm & Black

Deux livres virtuoses – une histoire de James Brown écrite par **James McBride** et celle d'un DJ californien noir émigré à Berlin par **Paul Beatty** – répondent à un défi : écrire sur la musique en adoptant un style littéraire inspiré par son sujet.

James McBride, Paul Beatty : deux écrivains estimés et reconnus. Le premier fut lauréat du National Book Award 2013 pour son roman *L'Oiseau du bon Dieu*, le second est connu pour *Moi contre les Etats-Unis d'Amérique*, brûlot qui fit de lui, l'année dernière, le premier lauréat américain du Man Booker Prize, le plus prestigieux prix littéraire en langue anglaise. Tous deux Africains-Américains, tous deux aussi doués avec les rythmes et les sons qu'avec les mots : McBride en tant que jazzman, Beatty en tant que slameur, "grand champion" 1990 du café des poètes de Nuyorican, NYC.

C'est donc en connaissance de cause qu'ils s'emparent de la musique, McBride plongeant dans *Mets le feu et tire-toi* au cœur de l'énigme James Brown, Beatty imaginant dans *Slumberland* les aventures abracadabrantes d'un musicien de L.A. émigré à Berlin. Deux livres passionnants sur le son d'une époque (funk, soul, avant-garde) et l'exploitation de l'image de l'homme noir par l'industrie musicale. Deux écrivains qui, afin de saisir au plus

avalanche de jeux de mots, références musicales subtiles et virtuosités sonores

près les subtilités et paradoxes du génie musical, renoncent aux formes "classiques" de l'essai ou du document pour se risquer à la littérature. McBride tente de cerner le mythe du parrain de la soul en écrivant sur son sujet comme sur lui-même : avec ses émotions, ses faiblesses et sa rage.

Le saxophoniste-écrivain commence par avouer qu'il n'est pas le mieux placé pour écrire cette histoire, une commande. Mais abandonné par sa femme, fauché, il ne peut dire non. Il s'y attèle donc avec humilité et intransigeance, dans un phrasé précis, virtuose, bouleversant de lucidité, comme John Coltrane se risquant à un solo pour répondre à Miles Davis sur *Kind of Blue*.

James Brown et son mythe sont ancrés dans ses premiers souvenirs d'enfance, cette ville où la star vécut à quelques blocs de chez lui. *"On se plantait devant sa maison avec mon meilleur copain, et on rêvait."* Car le chanteur fut comme eux ce gosse pauvre, mal né. *"Brown a incarné l'acharnement et la fierté de la lutte des Africains-Américains,* écrit McBride. *Pourtant, les éléments de sa vie ont été déformés et tordus comme un bretzel, au point d'en être devenus méconnaissables, ce qui est malheureusement la façon dont se terminent beaucoup de chapitres de l'histoire des Noirs : sur le sol d'une salle de montage de quelque metteur en scène d'Hollywood, classé sous l'étiquette 'fureur noire'."*

Ainsi du biopic *Get on Up* dont l'auteur démonte joyeusement les clichés : l'église *"réduite à une espèce de festival de hurlements"*, la *"grosse tante noire"* annonçant à James *"Toi, t'es pas comme les autres, mon garçon !"*. L'enquête s'aventure sur les terres du chanteur et l'image se précise, révélant un homme parano, capricieux, détestable en affaires, odieux avec ses musiciens. *"On leur met le feu et on se tire, Rev"*, dit-il à son manager en loge, après chaque concert.

Il était animé par une peur viscérale du Blanc explique le "Rev", héritage des humiliations subies par ses ancêtres comme lui-même, dans ce Sud toujours nostalgique du temps de l'esclavage. Une peur à lui faire planquer son argent par liasses dans des chambres d'hôtel. Une peur qui ne l'empêcha pas de rester fidèle à ses principes, refusant notamment de céder à la pub, malgré les dettes qui s'accumulent.

Paul Beatty repart lui aussi d'une forme de peur, mais avec un humour corrosif encore moins politiquement correct. Le Man Booker Price imagine l'histoire du Californien DJ Darky émigré à Berlin : *"Je me considère comme un réfugié politico-linguistique venu chercher l'asile en Allemagne,* explique son héros, *un pays où je ne suis pas obligé d'entendre un porte-parole militaire parlant de* hard landing *pour désigner euphémiquement un hélicoptère qui se fracasse sur un flanc de montagne."*

S'il n'est pas politiquement correct à propos des Américains, Beatty n'épargne pas les Berlinois empêtrés entre leur culpabilité liée au nazisme et leurs fantasmes au sujet de l'homme noir. Au Slumberland, ce club où son héros officie, des femmes viennent pécho du Black en agitant leurs clés de voiture sous leur nez. Avalanche de jeux de mots, références musicales subtiles et virtuosités sonores caractérisent ce roman survolté et hilarant. S'il s'agit d'une réédition, il est de ces romans qui se bonifient avec l'âge et se révèlent plus passionnants après quelques années, notamment pour comprendre cette scène berlinoise des eighties, sa musique alors obscure, désormais culte.

Le mot "nègre" apparaît beaucoup dans les deux livres. C'est le nom d'un cocktail au Slumberland : *"Je vais prendre un gin tonic, la dame va prendre un grand nègre"*, lance le DJ ravi à la serveuse. McBride s'amuse pour sa part de ce perroquet dressé pour dire *"Tiens, v'la un nègre !"* dès qu'un Africain-Américain passe la porte. Humour noir, au double sens du mot. Le terme reste pourtant tabou aux Etats-Unis, à tel point que Beatty dénonça, dans une campagne de presse qui fit polémique en 2015, son effacement des œuvres classiques de la littérature nationale. Anars à la Bukowski, aussi fins dans l'autodérision qu'un one-man show de Chris Rock, Beatty et McBride partagent in fine une peur plus grande que tout le reste : celle de se retrouver un jour à se prendre au sérieux. **Yann Perreau**

Mets le feu et tire-toi de James McBride (Gallmeister), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, 336 pages, 22,80 €
Slumberland de Paul Beatty (Cambourakis), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, 328 pages, 22 €

Libération
17 juin 2017

LIVRES/

James McBride, le 2 juin, à Paris.

Qui a spolié James Brown ? Rencontre avec James McBride

Recueilli par
FRÉDÉRIQUE ROUSSEL
Photo **MATHIEU ZAZZO**

A sa dégaine, on imagine tout à fait James McBride dans le décor d'un club de jazz. Panama sur la tête dès le début de la matinée, l'auteur américain est aussi saxophoniste et compositeur. Il a notamment tourné avec le chanteur Jimmy Scott et fait partie d'un groupe un peu particulier, les Rock Bottom Remainders, composé d'écrivains et de journalistes dans lequel ont aussi figuré Stephen King ou le Pulitzer Dave Barry. Après un premier livre autobiographique sur sa mère Ruth d'origine juive polonaise (*la Couleur d'une mère*, NiL, 1995), il a publié quatre romans dont *l'Oiseau du Bon Dieu* (2013) récompensé par le prestigieux National Book Award, inspiré de l'abolitionniste John Brown. Son tout dernier livre, *Mets le feu et tire-toi*, a emboîté le pas à un autre authentique Brown, James Brown, le musicien afro-américain disparu le 25 décembre 2006. Cette enquête sur le parrain de la soul, constituée d'entretiens de terrain, dresse aussi une photographie acérée de la société américaine actuelle. Invité aux Etonnants Voyageurs à Saint-Malo, James McBride était de passage à Paris. Entretien.

Pourquoi avoir choisi James Brown ?

C'était une commande. Que je voulais refuser ! Il y a déjà eu quatorze biographies de James Brown, que pouvais-je apporter de plus ? Mais j'avais besoin d'argent (rire). Et je me suis dit qu'il était impossible de décrire quelqu'un sans connaître l'univers d'où il vient. Je suis d'abord parti à sa recherche dans le Sud. Je pensais que le livre me prendrait six mois, j'y ai passé plus de deux ans...

Vous décrivez vos investigations en Caroline du Sud et en Géorgie comme une aventure dangereuse.

Les *Yankees* comme moi qui viennent de New York, nous apportons avec nous une certaine arrogance qui ne facilite pas la tâche. J'ai passé pas mal de temps à tenter de récolter des informations. Les Américains qui viennent du Sud sont comme une race à part. Ce qu'incarnait James Brown, c'était la complexité des relations raciales dans le Sud.

Comment avez-vous procédé ?

Je parlais avec un interlocuteur qui me parlait d'un autre. Chaque personne connaissait un petit bout de l'histoire parce que James Brown compartimentait sa vie. On me disait : *«Je vous parle de James Brown, si vous me donnez des dollars.»* J'argumentais. *«Si vous voulez que tout le monde connaisse la bonne histoire, vous avez intérêt à me dire la vérité.»* Je ne suis pas sûr que tout le monde ait dit la vérité. C'est du show-business ! Mais on écoute et on recoupe après.

Avez-vous essuyé des refus ?

Aucun. Ce qui était compliqué c'est que tout le monde voulait de l'argent. Mais je refusais. Par exemple, j'ai demandé une interview par téléphone à un saxophoniste des Midnighters, un groupe de Detroit qui a influencé The Famous Flame, le premier groupe de James Brown. Il m'a dit : *«Je veux beaucoup d'argent.»* J'ai dit non. Il m'a dit : *«Ok, je ne vous dirai rien.»* Et puis, il s'est mis à parler... Mais les personnes les plus importantes, comme son dernier manager David Cannon ou la journaliste Sue Summer, n'ont rien réclamé.

Votre roman parle aussi de la déliquescence de la presse.

Si James Brown était mort il y a vingt ans, ce serait totalement différent. Les journaux étaient plus puissants à l'époque. Le *New York Times* a publié un article sur le fait que la dernière volonté de James Brown de léguer sa fortune aux enfants pauvres n'ait pas été honorée. Mais on sentait entre les lignes que le journal n'aurait pas les moyens suffisants pour continuer à suivre l'histoire de près. Les journalistes qui travaillent dans certains journaux en Caroline du Sud doivent couvrir un territoire très vaste. C'est dommageable. Car, sans presse pour les dénoncer, les politiciens peuvent faire ce qu'ils veulent. L'histoire de James Brown est une métaphore de l'état de la société aux Etats-Unis. Les politiciens et les avocats se repaissent avec l'argent qu'il a gagné. Et les pauvres, noirs et blancs, souffrent.

Il n'y a eu aucun recours ?

Une femme seule, Sue Summer, une grand-mère, journaliste dans une petite ville, a eu le courage de s'opposer à cet état de fait. Face à elle, de nombreux juristes qui se connaissent les uns les autres et forment ce qu'on appelle un *old boy network* : l'un joue au tennis avec

James Brown à l'Olympia, à Paris, le 10 juin 1972. PHOTO JEAN-PIERRE LELOIR. GAMMA-RAPHO

l'autre qui lui-même a fait des études avec un autre, etc.

La parution de votre livre n'a pas suscité de polémique sur cette querelle d'héritage ?

Peu. L'histoire des Noirs aux Etats-Unis n'est pas populaire. Il est facile de dire «J'aime Michael Jackson», «J'aime Prince» ou «J'aime James Brown». Ce sont des mots. Que ce soit les Rolling Stones, les Red Hot Chili Peppers ou Beyoncé... personne n'est allé en Caroline du Sud pour clamer: James Brown a voulu que son argent soit distribué aux enfants pauvres! Les gens qui font de la musique en parlent bien, mais il faut aussi avoir les pieds sur terre et faire le job. Personne ne l'a fait. Sauf Sue Summer, cette journaliste blanche. C'est elle la vraie musicienne. C'est elle qui aime la musique des Noirs. La vérité est plus importante que la question de la race.

Avez-vous eu des problèmes après la publication ?

J'ai dû changer de numéro de téléphone à cause des appels et des menaces. De plus, on m'a conseillé d'éviter la Caroline du Sud. Pourtant, le cirque juridique continue et l'argent de James Brown n'a toujours pas atteint les enfants auxquels il était destiné. Il y a quelques mois, j'ai invité des journalistes à venir entendre la journaliste Sue Summer à New York. L'histoire n'est pas encore terminée, et je continuerai à la suivre.

Pourquoi comparez-vous James Brown et Miles Davis ?

Miles Davis avait la réputation d'être très désagréable, mais les gens qui le connaissaient bien disaient qu'il était très gentil en réalité. Il ne voulait pas qu'on connaisse son cœur. C'était pareil pour James Brown. Il faisait tout pour que tout le monde pense qu'il était odieux alors qu'il avait un grand cœur.

Et ses rapports avec Michael Jackson ?

Tous deux s'appréciaient. Michael Jackson était enfant quand James Brown était au firmament. Dans les concerts de Michael Jackson, il y avait des choses inspirées de James Brown, comme la danse et la précision. Comme lui, il préparait énormément ses spectacles et faisait beaucoup répéter ses musiciens. Même si ce n'était pas au point de James Brown, qui distribuait des punitions.

Vous racontez une jolie scène: Michael Jackson se recueillant devant le corps de James Brown.

Pour tout savoir de la vie de la communauté noire, il faut parler avec les directeurs des pompes funèbres! Ils savent tout: qui a l'argent, qui a le pouvoir... On m'a indiqué où vivait la personne qui s'était occupée de ses funérailles. C'est lui qui m'a relaté la visite de Michael Jackson. Il est resté debout dans un coin, sans s'asseoir pendant cinq heures...

Etre musicien influence-t-il votre manière d'écrire ?

Oui et non. Si on fait du pain, il faut connaître les ingrédients et comprendre leur rôle. Après,

quand vous maîtrisez, vous pouvez faire ce que vous voulez. Pour jouer une mélodie, il faut comprendre l'harmonie. On peut créer alors quelque chose de différent et d'original, pareil pour l'écriture. Dans le cas de ce James Brown, être musicien m'a fait gagner du temps. Le journaliste ou l'écrivain qui ne comprend pas la musique ou n'est pas musicien se retrouve à poser beaucoup de questions sur ses références, ses influences, etc. L'éditeur a également insisté pour que je mette de moi-même dans l'histoire. C'est lui qui paie, donc... *(Rire)*

Que lisez-vous en ce moment ?

La Fin de l'histoire et le dernier homme du philosophe Francis Fukuyama, pour qui la fin de la guerre froide marque la victoire de la démocratie sur les autres idéologies. Je ne lis pas beaucoup de romans, plutôt de l'histoire et de la philosophie. Exception faite de Toni Morrison.

Pourquoi Toni Morrison ?

Toni Morrison est comme John Coltrane ou Sonny Rollins. Elle est spéciale. Certains réalisent une œuvre exceptionnelle, puis plus rien après. Comme Charles Frazier avec *Retour à Cold Mountain* : il a fait du Coltrane une fois mais après... Je suis dans la même situation avec *l'Oiseau du Bon Dieu*. Et après ? Je ne suis pas Toni Morrisson. Elle a une voix. Elle est ventriloque. Ses lèvres ne bougent pas.

Vous la connaissez ?

Je l'ai entrevue. Mais ce n'était pas le moment pour aller lui dire "comment ça va, *honey*?" C'est une reine.

Pourquoi la vie de James Brown est-elle un reflet de l'âme de l'Amérique ?

Il y avait Mohammed Ali et il y avait James Brown. Mohammed Ali représentait un rêve pour tout le monde. James Brown ne faisait jamais de compromis, jamais de pub pour les chaussures de tennis ou pour de l'alcool. Même quand il n'avait pas d'argent. Il avait pour principe d'être présent pour son public. Malheureusement, une fois mort, les avocats, les autorités de Caroline du Sud, ont fait ce qu'ils ont voulu. S'il avait été Bruce Springsteen ou Mick Jagger ou John Lennon, ça ne se serait jamais passé comme ça. Quelqu'un m'a dit récemment que l'homme blanc américain s'en fout si vous avez beaucoup d'argent ou si vous vous mariez avec une Blanche. Mais vous ne pouvez pas lui dire ce qu'il doit faire. Il n'accepte pas. Et quand James Brown a dit : prenez mon argent pour le donner aux enfants pauvres, il a dit non. C'est pour cette raison que Donald Trump est président : parce que l'homme blanc aux Etats-Unis déteste Obama. Il s'en fiche qu'il soit intelligent. Il ne veut pas qu'on lui dise ce qu'il a à faire. A la place, il accepte un imbécile, qui a le poing sur le bouton nucléaire. Nous, les Noirs aux Etats-Unis, nous ne sommes pas surpris.

Avez-vous un autre livre en cours ?

Je finis un recueil de nouvelles intitulé *Five Carat Soul* qui sortira en octobre. Les histoires impliquent des personnages pressés dans des situations qui font ressortir leur humanité. Par exemple, un garçon métis qui croit que le président Abraham Lincoln est son père ou un boxeur professionnel aux portes de l'enfer qui combat littéralement le diable pour sauver son âme. ◆

Allégorie des faux-semblants de l'Amérique Pour sonder la psychologie de James Brown, l'auteur a arpenté le Sud, «pays de dissimulation»

«*Par ici, mon petit gars.*» Il ne fait pas bon poser des questions sur James Brown (1933-2006), même des années après sa mort. C'est un avertissement donné à James McBride. Enquêter sur la vie du fameux Mister Dynamite, de l'interprète d'*I feel good*, ne devrait pourtant pas s'avérer une mission dangereuse. D'autant que la bête de scène a déjà suscité plus d'une dizaine de biographies. On suspecte l'écrivain de rajouter du suspense pour laisser croire à des révélations. Ou de diffuser intentionnellement une atmosphère inquiétante pour faire croire à un polar. Et pourtant si. L'écrivain lève un lièvre, traverse le miroir pour percer les profondeurs de la personnalité de James Brown plutôt que de s'en tenir à la caricature. Et il met le doigt sur la gabegie qui a suivi la mort de l'artiste. Dans son testament, l'un des Africains-Américains les plus célèbres dans le monde lègue sa fortune estimée à 100 millions de dollars aux enfants pauvres du Sud. Dix ans de procédure, quarante-sept actions en justice, quatre mille pages de dossier et environ quatre-vingt-dix avocats… et son vœu n'a toujours pas été respecté.

En chair et en os. James Brown est d'abord une image, une icône. Même pour James McBride. Enfant dans les années 60, il raconte qu'il habitait dans un quartier pauvre du Queens à New York. Dans une jolie rue non loin de là, côté quartier huppé et rêve américain, il y avait une grande bâtisse. C'était la demeure de James Brown. Avec ses copains, ils poireautaient devant dans l'espoir de voir en sortir le parrain de la soul. Un jour, sa sœur Dotty, âgée de 11 ans, revient à la maison hors d'haleine : elle avait osé frapper à la porte et vu la star sortir sur son perron accompagné de deux femmes blanches avec une coiffure choucroute. «*N'arrête pas l'école, Dotty*», lui avait même dit James Brown. James McBride, lui, ne l'a jamais vu en chair et en os. Il raconte qu'il ne voulait pas accompagner sa mère Ruth à l'Apollo pour le voir sur scène parce qu'il était mal à l'aise en compagnie de sa mère blanche. Dans *la Couleur d'une mère*, son premier titre paru en 1995, il a exploré le parcours de cette mère juive polonaise, de leur relation et de ce rapport trouble à son identité.

Cinquante ans plus tard, l'écrivain s'est retrouvé à fouiller derrière l'image fantasmatique. La commande lui a été faite via son agent «*parce qu'il est un auteur noir*». Sans détours, il dit avoir pris le job par besoin d'argent après son divorce. Sa vie à lui se mêle parfois au portrait de la star. Musicien lui-même, il commente en connaisseur quand il rencontre par exemple Nafloyd Scott, le guitariste des Famous Flame, groupe avec lequel Brown a enregistré son fameux *Please, Please, Please* en 1956. «*La manière de jouer de Nafloyd Scott fait partie de ces éléments essentiels qui ont permis de jeter un pont entre le blues pur et la country et le R&B. Propre, précise, unique et terriblement rythmique.*»

Liasses cachées. Qui était vraiment James Brown ? C'est par cette lancinante question que James McBride a démarré. Il sait par expérience personnelle que la réponse ne sera pas simple. L'avocat de la star, qui a travaillé avec lui pendant vingt-quatre ans, raconte n'avoir jamais rencontré quelqu'un qui se donnait autant de mal pour empêcher les gens de savoir qui il était. James Brown venait du Sud, «*un pays de dissimulation*». «*Grâce à des années de pratique, il savait mieux que personne dissimuler, se fermer, s'enfermer, s'isoler, baisser le rideau, se barricader, installer des miroirs dans les pièces, clouer de fausses portes et de fausses lames de plancher pour piéger tous les visiteurs qui viendraient l'interroger sur les profondeurs de son âme.*» Il faisait de même avec son argent, cachant des liasses dans les lieux les plus improbables et se déplaçant toujours avec des dizaines de milliers de dollars dans une valise.

C'est par la terre qui l'a vu naître et grandir que commence l'écrivain : Branwell, en Caroline du Sud, et Augusta, en Géorgie, sa ville d'adoption. Mais il ne se contente pas d'apparences, il tourne sur place pendant des mois en ne récoltant que des points de vue, douteux de vérité, avant de tomber sur un cousin éloigné de James Brown. C'est le début solide de la bobine, une première clé pour pénétrer la psychologie de James Brown. Le récit se dévide ensuite au fil des entretiens réalisés avec des proches, sa première femme et son fils, des amis, des musiciens qui l'ont connu du milieu des années 50 jusqu'à sa mort en comptant sa traversée du désert, ses démêlés judiciaires pour excès de vitesse et consommation de PCP. Mais *Mets le feu et tire-toi* n'a rien d'une biographie classique et chronologique. La figure de James Brown s'impose comme un avatar idéal pour parler de ce que James McBride appelle «*l'âme de l'Amérique*», pour parler des faux-semblants, de lâcheté et de cynisme, de la peur des Blancs. Le masque du parrain de la soul s'incarne dans une phrase, donnée comme titre au livre. Une fois qu'il avait mis son public en transe, James Brown quittait la scène, soignait sa mise, passait deux heures à refaire sa coiffure Pompadour et s'éclipsait sans jamais voir personne. Il disait toujours : «*On met le feu et on se tire.*»

F.Rl

Marianne
11 août 2017

"James Brown est un bien de famille"

PAR JAMES McBRIDE

Quand le romancier James McBride enquête sur le géant James Brown, cela donne "Mets le feu et tire-toi". Où il est question de musique, de racisme, de gloire, d'excès, et surtout d'argent. Rencontre avec l'auteur, assez amoureux du mythe Brown pour vouloir le dépiauter...

cnia messina

Mets le feu et tire-toi, de James McBride, Gallmeister, 22,80 €.

En préambule à l'entretien, James McBride, l'enquêteur en chef sur James Brown, avoue que seules des motivations pécuniaires l'ont conduit à accepter ce qui était au départ une commande. Résultat : une biographie écrite avec maestria qui sonde au plus près les racines d'un homme et d'un pays. Auteur acclamé de *l'Oiseau du bon Dieu* (National Book Award en 2013), lui-même saxophoniste et compositeur de jazz, métis à la croisée de plusieurs cultures, McBride aurait pu se contenter de puiser dans le matériel documentaire déjà fourni consacré au parrain de la soul. En héritier de la méthode Truman Capote *(De sang-froid)*, il a préféré boucler ses valises pour débarquer à Barnwell, en Caroline du Sud, quelque part dans cet Etat marqué par *« quatre cents ans d'amertume refoulée »*, de faux-semblants et de tricheries entre Noirs et Blancs. McBride n'excuse rien des dérives de James Brown, mais explique comment naît *« la haine de soi »* en délivrant les langues de tous ceux, parents, proches, amis, faux amis et parasites qui ont accompagné l'ascension et la chute de Mr Dynamite.

Marianne : Pourquoi James Brown et pas un autre ?
James McBride : Parce qu'il était le Suprême ! Pour la plupart des Afro-Américains, il est un membre de la famille. On le connaît et on l'aime, c'est ainsi. Il était du Sud, et d'où que nous venons, où que nous résidons, nous avons tous une connexion avec le Sud, un oncle, un parent, une connaissance...

Ray Charles aussi était du Sud. Ce n'était pas un bon modèle ?
Rien à voir, Ray Charles était un très grand musicien, un personnage d'exception, mais nous n'avons pas du tout le même lien avec lui. Lors de mon enfance dans le Queens, dans les années 60, il y avait pas mal de célébrités dans le voisinage, Count Basie, Fats Waller, mais une seule maison était connue de nous tous, celle de James Brown. Personne n'a aussi intimement incarné les Noirs américains. C'est un bien de famille, un bien de la communauté afro-américaine.

Comme Michael Jackson ?
Oui, d'une certaine manière. Il y avait beaucoup de similitudes entre Michael Jackson et James Brown. Chacun voulait être le meilleur dans son domaine et ni l'un ni l'autre n'aurait pu envisager d'apparaître publiquement sans être absolument impeccable. Et ce point n'est pas du tout anecdotique. Au fil du temps, des livres, des articles, un mauvais film [*Get On Up*, le biopic de Tate Taylor] ont propagé une image fausse, pour ne pas dire mensongère de Brown. On l'a présenté comme un fou furieux, capable de faire n'importe quoi et n'importe comment. Or, malgré tous les dérapages et les dérives qui ont jalonné son existence, il ne s'est jamais laissé aller. Il détestait le négligé et tenait à représenter de la meilleure des manières sa communauté.

Vous écrivez que Brown et Jackson étaient pourtant deux solitudes...
Bien sûr, ils étaient au firmament mais avec très peu d'amis et des cohortes de parasites qui ont empoisonné leurs vies. Quand James Brown est mort, Michael Jackson s'est rendu au funérarium d'Augusta où le corps avait été rapatrié pour les funérailles après avoir été exposé à l'Apollo de New-York. Et il est resté cinq heures dans un quasi-tête-à-tête avec le défunt.

Quel est le fil conducteur entre John Brown, l'activiste abolitionniste légendaire du XIXe siècle dont vous avez fait le personnage de votre roman *l'Oiseau du bon Dieu*, et James Brown le "soul brother" ?
Les visages changent mais c'est la même histoire, celle de l'Amérique,

richard h. levine / newscom / cna

de la ségrégation, de tout ce qui est enfoui dans les fondements de notre nation et avec quoi nous devons composer aujourd'hui encore. Cela étant, pour un romancier, l'histoire de John Brown portait en elle-même un monde de possibilités, lesquelles sont beaucoup plus limitées chez James Brown…

La question du testament et de l'héritage du chanteur est centrale dans votre biographie. Pourquoi ?

Elle est une métaphore terrible de l'état de notre pays. James Brown avait décidé de léguer l'essentiel de sa fortune, des millions de dollars, aux enfants pauvres. Il était peut-être déjanté, irascible, odieux, du moins voulait-il donner cette impression, mais il croyait dur comme fer aux vertus de l'éducation. Il voulait prendre sa part à l'amélioration des conditions de vie de sa communauté. Une décennie après sa mort, pas un penny n'est allé dans les poches des enfants. C'est un absolu scandale et tout le monde s'en moque, y compris parmi toutes les stars de la musique, Blancs et Noirs confondus, qui revendiquent son influence et ont versé une larme lors de sa disparition.

Comment est-ce possible ?

L'avidité ! Celle des membres de sa famille qui se sont déchirés pour toucher le pactole et celle des divers avocats qui ont trouvé là un inépuisable fromage pour leurs cabinets. Seule une journaliste blanche, une grand-mère, Sue Summer, s'est investie à fond dans le dossier pour tenter de faire valoir les droits des pauvres. Mais en face il y a des requins et, en Caroline du Sud, un système judiciaire et politique qui ne va certainement pas se battre pour honorer les dernières volontés d'un Noir !

Le livre se nourrit de beaucoup de témoignages dont nombre ont été recueillis précisément en Caroline du Sud. Ce fut facile ?

J'avais auparavant une idée un peu abstraite de ce que pouvait être l'atmosphère raciale et raciste dans laquelle Brown a grandi. Mais je n'avais jamais imaginé un tel degré de haine et de séparation avant de me rendre sur place. Au point que je l'ai quelquefois vécu comme une menace personnelle. Quand vous remuez un tel milk-shake, croyez-moi, ça secoue et vous ne pouvez en ressortir exactement le même.

THE GODFATHER OF SOUL, le parrain de la soul, "était peut-être déjanté, irascible, odieux [mais] il voulait prendre sa part à l'amélioration des conditions de vie de sa communauté". Ici, James Brown est accueilli à l'aéroport JFK de New York le 14 juillet 1991, dans le cadre d'une campagne d'alphabétisation.

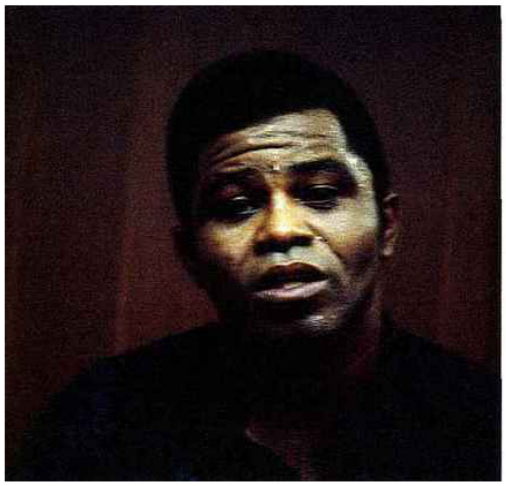
L'élection de Donal Trump n'a pas dû vous enchanter…

Trump ? Je n'ai pas grand-chose à en dire. Ce gars est stupide. Promettre aux gens de rendre l'Amérique *« great again »*, cela n'a tout simplement pas de sens. Vous ne pouvez pas revenir en arrière, retourner dans une maison telle qu'elle était il y a trente, cinquante ans. Vous devez faire avec ce que vous avez aujourd'hui entre les mains et si possible tenter d'améliorer cette maison. Si l'on regarde en arrière, mon Dieu, nous avons fait des progrès. Certains ne le réalisent pas toujours, mais il y a un sacré changement. En fait, malgré toute la douleur qu'il y a dans ce livre, je suis plutôt optimiste. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ALAIN LÉAUTHIER

Télérama
21 juin2017

MUSIQUE



Pour le roi de la soul, les Blancs n'ont cessé de piller la culture noire.

METS LE FEU ET TIRE-TOI

ROMAN

JAMES MCBRIDE

Enquêtant sur James Brown, l'auteur de cette biographie a suivi la piste du chanteur en Caroline du Sud. Et signe le portrait d'un affamé de justice.

TT

« Mets-le feu et tire-toi ! » professait James Brown. Il avait le sens de la formule, et celle-ci en disait long. Elle expliquait ses disparitions après le tumulte des concerts, les loges fermées à double tour dont il s'échappait pour rejoindre, en pleine nuit, une autre ville de l'Amérique parcourue pied au plancher. « Mister Dynamite » frappait comme la foudre et laissait derrière lui un écran de fumée. Au révérend Al Sharpton, activiste black qui fut son plus fervent « disciple », il ajoutait : *« Ne les laissez jamais voir que vous transpirez. Arrivez comme quelqu'un d'important. Repartez comme quelqu'un d'important. »* James Brown ne voulait pas qu'on l'approche, il ne voulait pas qu'on sache, qu'on l'enferme, qu'on le réduise à sa gloire, son passé, sa folie ou ses peurs. Pour James McBride, qui prend le pari de romancer à nouveau son histoire (il recense une bonne dizaine de livres avant le sien), le roi de la soul, l'icône de l'Amérique noire, était le mystère incarné, *« un homme qui échappait à toute tentative de description »*.

Pourquoi ? Parce qu'il venait d'un pays secret, un pays où il fallait rester sur ses gardes et savoir se rendre invisible, *« un pays de masques »*, *« un pays de dissimulation »*, le Sud des Etats-Unis, construit par la violence de l'esclavage et de la ségrégation. C'est là, à Barnwell, en Caroline du Sud, que le romancier de *L'Oiseau du bon Dieu* se lance sur la piste du chanteur et de son *« passé tragique »*, fait de fuites, de meurtres, de misère et d'abandon. James McBride est noir, il le précise d'entrée, il est musicien aussi. Il ne cherche pas la vérité – il n'y croit pas plus qu'un autre – mais il veut en rétablir quelques-unes en retrouvant les proches du chanteur. Son enquête biographique est faite de vignettes d'où émerge le portrait d'un génial égomaniaque, travailleur acharné, truqueur, calculateur, obsédé par la réussite et la performance. Et dévoré par le souci de justice sociale au point de léser sa propre famille pour léguer une grande partie de sa fortune (100 millions de dollars) aux enfants noirs du pauvre Sud. *« Monsieur Bobbit, quand je mourrai, ça va être une sacrée pagaille »*, disait-il à son principal confident. James McBride consacre de belles pages à la musique, à la fusion du jazz et du gospel dans un rythme lubrique. Mais l'argent est le nerf de l'histoire, la folie d'en avoir et de ne pas en avoir, l'ascension et la chute, le lancinant refrain d'une culture noire éternellement pillée par les Blancs. Pour James McBride, *« si vous ne comprenez pas ça, vous ne comprenez pas James Brown »*.

– ***Laurent Rigoulet***

Kill'em and leave, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, ed Gallmeister, 336 p., 22,80 €.

L'EXPRESS
26 avril 2017

DANS L'UNIVERS DE « SEX MACHINE »

G. CATTERMOLE/GETTY IMAGES/AFP

Jaaaaaames Brown !

Il y a une quinzaine d'années, la critique avait fait grand cas de *Hellfire*, la biographie du roi du rock'n'roll, Jerry Lee Lewis, signée Nick Tosches. On pourrait dire que *Mets le feu et tire-toi*, qui déroule la vie de James Brown, le parrain du funk, en constitue le pendant noir. Le talent de James McBride, National Book Award pour *L'Oiseau du Bon Dieu* et par ailleurs musicien de jazz, offre une saisissante plongée dans l'existence tumultueuse de l'interprète de *Sex Machine*. On suit donc l'homme aux 200 millions de disques vendus depuis sa jeunesse dans le Sud profond, où il ramassait le coton à 14 ans, jusqu'aux terribles batailles d'héritage autour de son cercueil en or. Ce que McBride montre parfaitement, c'est que toute sa vie durant, le grand Jaaaaaames Brown restera marqué par la peur de manquer, au point de laisser construire une pièce secrète dans sa maison, où il entassait, en vrac, des centaines de milliers de dollars. En bon musicien, McBride parle aussi très bien du funk – « un coup de caisse claire une mesure sur deux » – et de la section de cuivres des Famous Flames, le prodigieux groupe du boss. Un grand livre sur James Brown, un grand livre sur l'Amérique. ***J. D.***

METS LE FEU ET TIRE-TOI
PAR JAMES MCBRIDE, TRAD. DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE. GALLMEISTER. 336 P., 22,80 €. ♥♥♥♡

Le Canard enchaîné
Journal satirique paraissant le mercredi
10 mai 2017

Soul sentimentale

Mets le feu et tire-toi

par James McBride
(Gallmeister)

TOUT le monde doit mourir, même James Brown. Venu lui rendre un dernier hommage, Michael Jackson reste prostré cinq heures durant dans la chapelle funéraire. « Le Parrain de la soul » repose en son cercueil plaqué or ; « le Roi de la pop » le suivra bientôt. Ce qui les lie ? Le génie pur et la solitude, son inévitable corollaire. Tout le reste les sépare. Rejeton du Sud maudit, Brown a été le chanteur noir le plus influent de son époque, celui qui a mis l'Amérique à genoux et en transe, le héraut vociférant de la révolte. Sa chanson « Say It Loud : I'm Black And I'm Proud » (« dis-le bien haut : je suis noir et j'en suis fier »), datant de 1968, est devenue l'hymne officieux du Black Power. Ce stakhanoviste sans égal fut aussi un homme de mérite et de devoir qui recommandait aux gamins de *« ne pas arrêter l'école »*.

Puncheur fragile, tyran redouté et ami fidèle, flambeur impénitent et parangon de générosité, Brown entendait léguer sa fortune (100 millions de dollars) aux *« enfants pauvres en Caroline du Sud et en Géorgie. »* Sa descendance se déchire aujourd'hui autour de son héritage. Toute de tumulte et de convulsions, sa vie – quatre épouses, treize gosses, des milliers de titres – ne pouvait être que braillée et jouée en fanfare : un morceau-fleuve lardé de distorsions assassines. Ça tombe bien : James McBride, écrivain métis, est aussi musicien.

Dans « Mets le feu et tire-toi » (la profession de foi de « Mister Dynamite » en concert), il donne la parole à la famille, aux amis et aux proches. Arpentant le Sud et sa désolation suffocante, McBride tend le micro, paie des coups, gratte les plaies. Ceux qui ont croisé la route de James ne se résignent pas à le haïr mais sont incapables de prendre la mesure de l'énigme : *« Pour pouvoir comprendre qui il était, il faudrait comprendre qui on est nous-mêmes. »* Le portrait qui se dessine en creux n'en est que plus fascinant. Titan colérique, James Brown s'est fait la voix d'une cause et d'une époque, et s'est littéralement tué à la tâche. *« Histoire pourrie, musique géniale. »* Aujourd'hui, la plupart des Blancs le connaissent parce qu'ils ont entendu « I Feel Good » dans une pub pour une eau minérale.

Fabrice Colin

LE TRIOMPHE D'ATTALI

Le Point
10 août 2017

CULTURE

D'UN JAMES À L'AUTRE

Récit. Enfant, James McBride a passé des heures devant la porte de James Brown avec les autres gamins de son quartier, dans le Queens, à New York. Il ne l'a jamais vu – sa sœur, plus chanceuse, a un jour été autorisée à entrer dans la maison de la star. « *James Brown est un dieu pour les Noirs américains et, parmi nous, les gosses, une vraie mythologie circulait à son sujet* », raconte-t-il. Aujourd'hui, il fait revivre le chanteur disparu en 2006 par le biais d'un récit, « Mets le feu et tire-toi ». Jazzman, l'auteur de « L'oiseau du bon Dieu » (époustouflant roman qui lui valut le National Book Award en 2013) suit en musicien les staccatos d'une existence vécue dans l'emportement et la fièvre. Il a mené l'enquête auprès de témoins souvent rétifs à remuer le souvenir d'un artiste à la légende noire tenace, sur fond d'héritage disputé. Il dresse un portrait humain intense, ainsi qu'un état des lieux d'une Amérique en butte à ses démons intimes, à commencer par le racisme. « *James Brown divinisait l'argent, se comportait comme un diable avec les femmes et pas toujours très bien avec ses musiciens, mais finalement je l'aime bien. Pas seulement parce qu'il a créé un son unique au monde, mais aussi parce que, en dépit du feu qui l'habitait et l'a détruit, c'est un homme qui a beaucoup donné aux autres.* » ■ SOPHIE PUJAS

James McBride enquête sur la légende James Brown.

« Mets le feu et tire-toi », de James McBride, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe (Gallmeister, 336 p., 22,80 €).

LiRE:
17 mai 2017

ART

Living in America

James McBRIDE

A partir de la vie de la star de la soul James Brown, une enquête accablante sur l'Amérique comme terre des inégalités.

Une légende tient parfois à de mauvaises raisons – à moins que celles-ci soient justement inhérentes au mythe. Ainsi, si l'on connaît James Brown, c'est évidemment pour le génie de sa musique, illustré par des tubes comme *It's a Man's Man's Man's World, I Feel Good, Sex Machine* ou *Living in America*. Le titre de ce dernier hit a d'ailleurs valeur d'avertissement aux yeux de James McBride. Révélé avec son roman *L'Oiseau du Bon Dieu* – National Book Award 2013 –, l'écrivain jazzman a toujours considéré que le parcours du « parrain de la soul » avait été invariablement raconté à travers le prisme de « l'homme blanc » – et pas n'importe lequel, l'Américain de Caroline du Sud. Le constat peut sembler ô combien discutable, mais l'essayiste a le mérite de l'assumer et de le confronter à l'histoire « officielle », ou prétendue telle. « Pour nous, les Africains-Américains, la chanson de notre vie, la chanson de toute notre histoire, s'incarne dans l'existence et l'époque de James Brown. » C'est l'ancien gamin du Queens qui s'exprime en McBride et qui a décidé de proposer sa vérité, subjective et donc « noire », sur l'homme aux quarante-cinq disques d'or. L'auteur de *Mets le feu et tire-toi* sait bien qu'il tient là « une histoire en béton, une grande surface remplie d'articles bon marché » bonne pour le « premier écrivaillon venu qui cherche l'équivalent de cinq minutes de gospel incontournables […] dans n'importe quel spectacle à Broadway ». Bref, tous les éléments d'une biographie spectaculaire sont réunis, avec une enfance pauvre et tumultueuse, une entrée précoce en délinquance, la découverte de la musique qui transcende le gosse et révèle son talent novateur – de chanteur, de danseur… –, la notoriété qui suit, les abus de drogues, les problèmes d'argent, son décès dans un hôpital d'Atlanta en 2006, les tracas juridiques ayant suivi sa mort, etc. Si les clés biographiques sont bien entendu présentes, *Mets le feu et tire-toi* passionne pour ses à-côtés, ses moments de vie inattendus, ses rencontres impromptues, ses digressions musicales ou historiques. Les réussites, les échecs et l'héritage de Brown servent ainsi de prétexte à une réflexion acide sur l'Amérique, ce « pays de dissimulation », gangrené par les inégalités sociales, scolaires et raciales, qui récupère ses icônes pour mieux détourner ce qu'elles ont vraiment été.

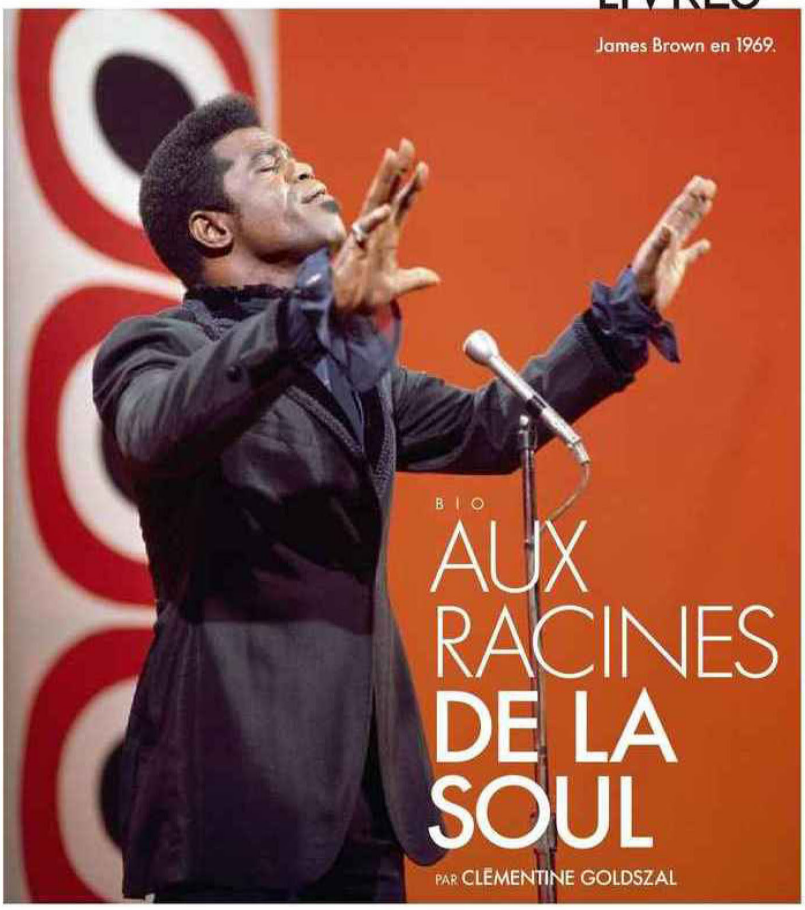
Baptiste Liger

H. KLAFFS

★★ ***Mets le feu et tire-toi (Kill'em and Leave)*** par **James McBride,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, 324 p., Gallmeister, 22,80 €

ELLE
16 juin 2017

LIVRES



On croit connaître l'histoire de James Brown. Son ascension et son regne, son déclin dans les années 1980, les femmes maltraitees, les drogues, la folie, jusqu'a sa mort le 25 decembre 2006 Mais James McBride, écrivain new-yorkais et jazzman reconnu, a des objections à faire Sous sa plume, l'histoire d'un mythe révele l'histoire d'un homme, d'une communauté et d'un pays Les souffrances de Brown, ses nevroses, ses failles et ses succes deviennent autant de fils narratifs qui ramènent McBride en Géorgie, dans le Sud, ce « pays de dissimulation » qui vit naître tant d'icônes de la culture noire américaine « Ses propres racines plongeaient dans la partie la plus terrible de l'histoire de la nation », ecrit-il Deux ans durant, il a mene l'enquête, allant à la rencontre de ceux qui ont le mieux connu Brown, et faisant de sa biographie un assemblage kaléidoscopique des destinees noires au XXe siècle Dans son entreprise de réhabilitation, McBride fait souvent preuve de mauvaise foi, pardonne par l'explication tous les travers d'une pop star autoritaire qui terrorisait ses collaborateurs et ses amis, cachait des liasses de billets dans les endroits les plus inattendus, et est morte seule, retranchée dans sa folie Mais son livre est un tresor pour qui s'intéresse a la musique, a l'Amerique et a ce qu'a ete l'existence du « parrain de la soul », un chanteur « plus homme du Sud qu'il a été noir ou blanc, plus artiste à la sensibilité exacerbee que superstar »

« METS LE FEU ET TIRE-TOI », de James McBride, traduit de l'anglais par Francois Happe (Gallmeister, 310 p)

Les Echos
LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE
9 juin 2017

LE MOMENT DE PLAISIR

JAMES BROWN, LES RACINES DE LA COLÈRE

ROMAN En 2006 meurt le parrain de la soul, emportant avec lui un pan entier de l'histoire de la musique américaine. De James Brown, on retient aujourd'hui de vagues rugissements, des mouvements chaloupés, quelques classiques et des bribes de morceaux extraits par des musiciens en manque d'inspiration. L'artiste noir n'en est pas moins une figure culte qui a enchaîné fulgurances et déliquescence, éloges et opprobres. Mais qu'a-t-il fait pour mériter cela ? James McBride appelle cela *«la peur»*. Celle qui habite tout musicien noir de se faire *«arnaquer par le showbiz»*. De composer un solo en crevant de faim et d'être, quelques décennies plus tard, l'objet d'une thèse écrite par un étudiant qui *«paie 60 000 dollars par an»* pour sa scolarité. Lauréat du National Book Award en 2013 pour *L'oiseau du Bon Dieu*, saxophoniste des Rock Bottom Remainders, l'écrivain-musicien américain James McBride raconte cette peur de James Brown, à travers un récit brillant, prenant des allures de carnet de voyage. Le livre, sorti en 2016 aux États-Unis

James Brown, « Mister Dynamite », en 1985.

RUE DES ARCHIVES/EVERETT DR

à l'occasion des dix ans de la mort du chanteur, tente d'établir une biographie que l'intéressé a toujours occultée ou en partie inventée : *«James Brown, même s'il ne cessait de répéter combien il aimait l'Amérique, ne pouvait goûter pleinement la prospérité de ce pays ; parce que ses propres racines plongeaient dans la partie la plus terrible de l'histoire de la nation»* – la guerre de Sécession subie par ses ancêtres, la ségrégation raciale, les inégalités persistantes dont souffrent des Noirs désormais libres… mais majoritaires dans les prisons. De sa naissance à ses succès, en passant par son incarcération pour trafic de drogue, McBride raconte les rapports biaisés de l'artiste avec le showbiz et l'Amérique. Des tensions qui persisteront même après sa mort. La star souhaitait que l'essentiel de sa fortune, estimée à 100 millions de dollars, serve à financer l'éducation des enfants pauvres en Caroline du Sud. Onze ans après, en décembre 2016, *«pas le moindre cent n'est encore parvenu à un seul de ces gosses»*. Comme son titre l'indique, *Mets-le feu et tire-toi* est un roman biographique, une enquête évoquant à travers un personnage mythique le feu ardent qui couve dans le cœur des Noirs américains, un espoir que certains aux États-Unis tentent encore de contenir. **J.-P. L.**

Mets le feu et tire-toi, par James McBride. Gallmeister, 336 p., 22,80 €.

Le Journal du Dimanche
30 avril 2017

L'homme qui voulait être plus grand que la vie

JAMES McBRIDE Le romancier et jazzman américain, auteur de « L'Oiseau du bon Dieu », part sur les traces de James Brown et livre une réflexion sur la communauté noire américaine aux États-Unis

En gros, c'est ça : un mec de génie avec une vie pourrie. Le romancier James McBride dresse le portrait du parrain de la soul. Un danseur hors pair, un showman époustouflant, un pionnier du funk. Le plus grand chanteur de soul de l'Amérique et l'idole de la communauté noire. Plus de 200 millions de disques et 45 disques d'or. Un fou, bien sûr. Drogues, violences conjugales, condamnations. Le chanteur James Brown voulait être plus grand que la vie et, sur la fin, les coutures ont craqué de tous les côtés. Il clamait souvent, pour ne pas s'attarder après ses concerts : *« mets le feu et tire-toi »*. On met le feu et puis, à un moment donné, on grille dedans. L'auteur de *L'Oiseau du bon Dieu,* National Book Award 2013, part sur les traces du dieu de la soul et délivre le type du mythe dans une réflexion sur l'homme, la musique, l'Amérique. James Brown avait foi dans le travail et dans l'éducation. Il souhaitait que la plus grande partie de sa fortune, estimée à plus de 100 millions de dollars, serve à l'éducation des enfants pauvres en Caroline du Sud et en Georgie. Plus de dix ans après sa mort, le 25 décembre 2006, pas un centime n'a été utilisé pour un gamin défavorisé. Les différents membres de sa vaste famille, en guerre contre le monde entier, ont dilapidé l'argent de l'héritage en frais d'avocats. En gros, c'est ça : un mec se fait tout seul et les autres se payent sur la bête.

La lutte du Nord et du Sud

C'est réussi. Le portrait de James McBride n'est en rien classique. Il est tissé de différents fils électriques. Présence en chair et en os de l'auteur né en 1957 : un garçon métis de Brooklyn, mère blanche et père noir, devant faire face à ses problèmes d'argent à la suite d'un divorce. Parti pris favorable et empathique : la chanson de toute l'histoire des Africains-Américains s'incarne, pour l'écrivain, dans les pas de danse, le funk, les performances scéniques, l'épopée du chanteur. Affirmation d'une idéologie : la lutte du Nord et du Sud, des riches et des pauvres, des Noirs et des Blancs imprègne chaque ligne du récit. Longue-vue sur l'intime : la clé pour comprendre James Brown serait la dissimulation née de la peur des Blancs et liée à une enfance pauvre dans un sud des États-Unis marqué par le racisme. Enquête basée sur les rencontres : le journaliste explore les lieux du passé et interroge, entre autres, le révérend Al Sharpton, le saxophoniste Alfred « Pee Wee » Ellis, l'ex-épouse Velma Brown, le manager Charles Bobbit. James McBride a écrit sur James Brown pour mettre au jour

James Brown en 1973. DAVID REED/GETTY

la douleur des musiciens noirs et pour rendre hommage à un chanteur d'exception. L'auteur raconte ce moment où l'on a oublié l'artiste pour ne s'intéresser qu'au fric.

Les deux constances de sa vie : la musique et l'amitié. James Brown est né à Barnwell, en Caroline du Sud, en 1933. Il est fils unique. Sa mère met les voiles. Le père emmène le petit garçon à Augusta, en Georgie, chez sa sœur. Il grandi donc dans une famille éclatée et passe, à partir de ses 16 ans, trois années dans une maison de correction de Toccoa. Il en sort en 1951. Il commence à chanter dans un groupe de gospel local, The Famous Flames, dont *Please, Please, Please* (1956) est le premier titre. Des bides, des galères. Il rencontre le succès avec *Try me*, en 1958, et puis la gloire dans la décennie suivante. Les tubes colossaux s'enchaînent à un rythme effréné dont *It's A Man's Man's Man's World*. Nous sommes dans l'Amérique des luttes pour les droits civiques. James Brown adjure les jeunes de ne pas abandonner l'école. Il est alors un modèle de conduite et de

« Le succès, c'est réussir tel que vous êtes, et non pas changer ce que vous êtes pour réussir »

James Brown

réussite. Sa carrière commencera à s'écrouler vers ses 50 ans. Ses problèmes d'argent et ses déboires sentimentaux s'étalent partout dans les médias au milieu des années 1980. Il est alors au plus bas.

Sa manière d'être : la dissimulation. Le chanteur de *Sex Machine* passe trois heures sous un sèche-cheveux, après chaque concert, pour qu'on le voie dans ce qu'il imagine être sa perfection. Dissimuler la fatigue, les dettes, la honte. Car enfant noir et pauvre dans le sud des États-Unis, cirant les chaussures dans le centre-ville, son humiliation brillait à la vue de tous. Alors, dissimuler. Mais quand il perd son fils Teddy, dans un accident de voiture, il ne réussit pas à cacher sa souffrance. Il est au sommet de sa gloire et se découvre vulnérable et mortel. Ses proches le décrivent comme sensible et conflictuel. Il enterre ses sentiments parce qu'il ne veut pas qu'on le connaisse. C'est tout le dilemme de *Mets le feu et tire-toi :* comment connaître quelqu'un qui ne veut pas qu'on le connaisse ?

James McBride en septembre 2015, à Paris. JOEL SAGET/AFP

Le père de l'avocat Buddy Dallas, ouvrier dans une scierie, lui répétait souvent : *« Fiston, tu peux raconter un mensonge de mille manières. Mais il n'y a qu'une seule façon de dire la vérité. »* Chacun a sa version de la vie de James Brown. L'écrivain et jazzman rencontre et raconte pour cerner *Mr. Dynamite*. Et à chaque musicien noir, le journaliste a envie de hurler : *« Racontez-moi comment vous vous êtes fait baiser. »* Les moments forts de ce récit de rires et de ruine tournent, entre autres, autour de l'entretien avec le sulfureux révérend Al Sharpton, considéré par James Brown comme son fils adoptif. Le chanteur a repéré le jeune Alfred Charles Sharpton, futur personnage charismatique et controversé de la communauté noire américaine, pour en faire un ami durant toute la vie. La star lui a donné une leçon essentielle : *« Le succès, c'est réussir tel que vous êtes, et non pas changer ce que vous êtes pour réussir. »* James Brown s'est fait seul, mais on ne se fait jamais entièrement seul, et il a tenu bon, mais on tient toujours plus ou moins bon. On l'a dit mort plusieurs fois, notamment lors de la vague du disco, mais il a toujours resurgi. Après un séjour en prison en 1988, dont il sort en 1991, il refait un tour de piste remarqué.

Il se prenait pour un roi

Personnage drôle, énergique, doué. Modèle pour Jackson et Prince. Son apogée fut atteinte durant les années 1960 et 1970. Les derniers temps de sa vie furent épouvantables. Il s'est retrouvé cerné par les problèmes conjugaux, professionnels, judiciaires. Il était poursuivi par le fisc et il se droguait au PCP. Il devint de plus en plus colérique et incontrôlable. De plus en plus car, en fait, il l'a toujours été. Il s'est souvent montré dur avec ses musiciens. Il se comportait de manière cruelle, payait mal, couchait avec ses chanteuses. Il a eu quatre épouses et fut accusé de violences conjugales. À la fin, ses enfants devaient prendre rendez-vous avant de venir le voir dans sa maison de Beech Island, en Georgie. Un fait marquant pour James McBride, père de trois enfants, qui le répète à plusieurs reprises. La pagaille et la solitude partout. Ses enfants : six reconnus, un adopté et au moins quatre autres non reconnus. Sa maison : une résidence sur un terrain de 25 hectares au milieu de nulle part. Ses amis (Charles Bobbit, Leon Austin, Al Sharpton) sont restés jusqu'au bout en une armée décimée. James Brown se prenait pour un roi, or il n'existe pas de roi désarmé. Car, comme l'écrit l'auteur : *« Qu'advient-il du roi lorsque ses hommes l'abandonnent ? »*

Il advient la peur. La peur d'un enfant noir ayant grandi dans le Sud des États-Unis. Quelque chose qui ne vous quitte jamais. Il cachait de l'argent liquide dans les chambres d'hôtel, il surveillait partout la présence d'une issue de secours, il conservait les liasses de chèques dans son portefeuille. James Brown vivait avec la peur de se retrouver sans rien. Dépendant. Dépouillé. Dénudé. Démuni. Déshumanisé. Il n'était pas seulement une star, il était une star noire. James Brown disait : *« Ne faites pas de vous-même une personne sans importance. »* Il a tenté durant sa vie entière, par tous les moyens et à tous les instants, de garder la souffrance de l'enfance à bonne distance. Et puis un jour, vers la fin, le rire s'est éteint.

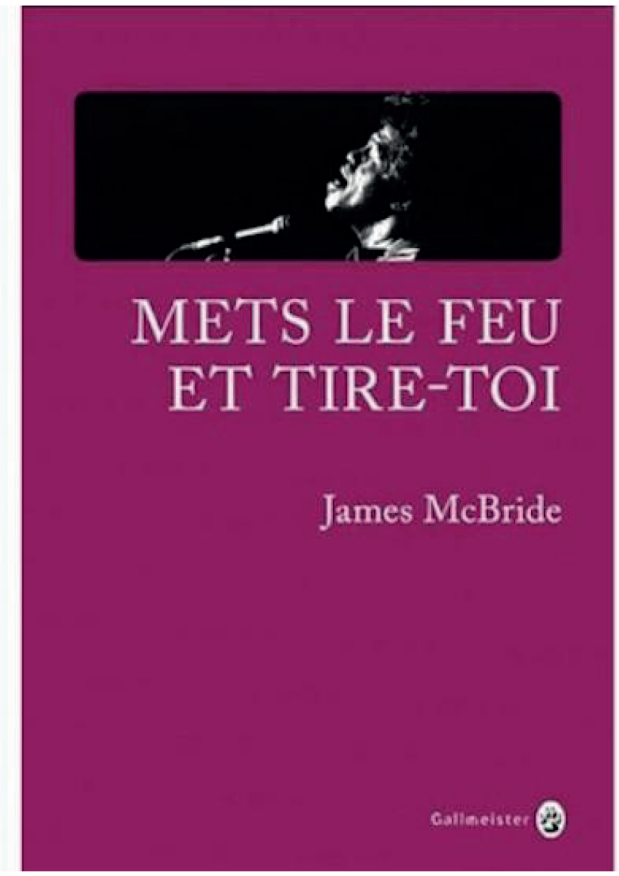
MARIE-LAURE DELORME

METS LE FEU ET TIRE-TOI, JAMES MCBRIDE TRAD FRANÇOIS HAPPE, GALLMEISTER, 340 P. 22,80 €.

Konbini

26 juillet 2018

Si l'été, tu veux t'évader et rêver de strass et paillettes avec les grands de ce monde, tu liras : *Mets le feu et tire-toi* de James McBride (Gallmeister)



(© Gallmeister)

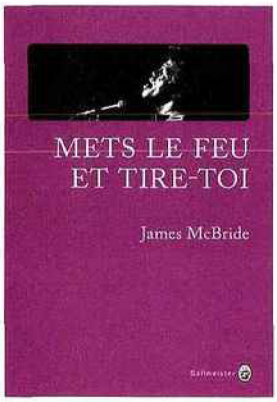
Disparu il y a presque douze ans, James Brown fait incontestablement partie des meilleurs artistes de tous les temps. "The Godfather of Soul" a hypnotisé les foules avec des prestations scéniques hallucinantes pendant près de soixante ans. Il faut dire que l'homme était un spectacle à lui tout seul, une bombe à retardement impossible à suivre dont la passion principale était d'emmerder le monde. C'est ce personnage bien plus complexe qu'il n'y paraît que James McBride, un des grands romanciers américains du moment (lisez *L'Oiseau du Bon Dieu* , National Book Award en 2013) et accessoirement jazzman réputé, décide de disséquer dans ce livre. Le portrait d'une icône doublé d'une fresque engagée de la société américaine contemporaine. Strass, paillettes… Et dynamite.

Rolling Stone
17 mai 2017

LIVRES

Living In America

À travers une enquête saisissante sur l'immense James Brown, James McBride signe une réflexion lumineuse sur l'identité de la communauté noire et sa place dans l'histoire de l'Amérique.



METS LE FEU ET TIRE-TOI
JAMES McBRIDE
Gallmeister
★★★★

"CHACUN DANS CETTE VIE, HOMME OU *femme, a sa chanson, et si vous avez un peu de chance, vous ne l'oubliez pas. La chanson de votre mariage, la chanson de votre premier amour, la chanson de votre enfance. Pour nous, les Africains-américains, la chanson de notre vie, la chanson de toute notre histoire, s'incarne dans l'existence et l'époque de James Brown (...). Les Noirs américains aimaient Michael aussi, mais alors qu'il était enfant de l'Amérique noire – abandonné, parfois oublié puis à nouveau adopté, dedans, dehors, noir, blanc, ni l'un ni l'autre – il n'y a jamais eu le moindre doute sur qui était James Brown. James Brown, c'était notre âme. Incontestablement noir. Incontestablement fier.*"

La plupart des livres consacrés à Mister Dynamite ne cassent pas trois pattes à un canard. Et son autobiographie, signée Bruce Tucker, n'a rien à envier à celle – complètement *fake* – de l'infortunée Billie Holiday (*"Brown n'avait même pas envie de faire ce livre. En réalité, il disait à ce type tout ce qui lui passait par la tête"*, confie quelque part son vieux manager). Ce lumineux bouquin de James McBride n'en est que plus précieux, voire plus essentiel. À la manière d'un Peter Guralnick sur les traces de Robert Johnson, arpentant le Deep South à la recherche des dernières traces du bluesman maudit, le journaliste et romancier américain (par ailleurs saxophoniste de jazz et complice du réalisateur Spike Lee) a visiblement longuement battu la campagne, aux confins de la Géorgie et de la Caroline du Sud, à la recherche de l'icône de la Black Music, au-delà des clichés, des masques et des mensonges, croisant au passage toute une galerie de personnages plus pittoresques et passionnants les uns que les autres (très vieux amis de la star, obscurs cousins, *lawyers* et comptables, musiciens...) et accumulant des tonnes d'informations inédites et d'anecdotes de première main, parfois très drôles.

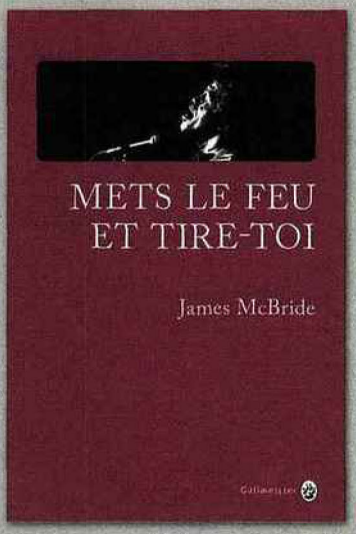
Mets le feu et tire-toi (un leitmotiv de James Brown, qui déguerpissait et s'enfermait dans sa loge dès le concert expédié, sans jamais saluer les VIP qui poireautaient backstage !) est à ce titre une exceptionnelle biographie, remarquablement construite et génialement documentée. Mais ce livre très transversal est beaucoup plus qu'une simple hagiographie inspirée, ou qu'un texte sur la musique superbement bien écrit. À travers la personnalité complexe de James Brown, ses obsessions – le Godfather of Soul, par exemple, cachait du cash partout, en enterrait dans son jardin, sous la moquette de sa suite new-yorkaise, dans le faux plafond de son abri de piscine... –, ses combats, ses faiblesses et ses secrets, James McBride propose une réflexion profonde sur l'histoire de l'Amérique contemporaine. Sur la place de la communauté noire. Et sur l'âme de tout un peuple.

PHILIPPE BLANCHET

Télé Star Jeux
5 juin 2017

LIVRES

Coup de cœur



Mets le feu et tire-toi

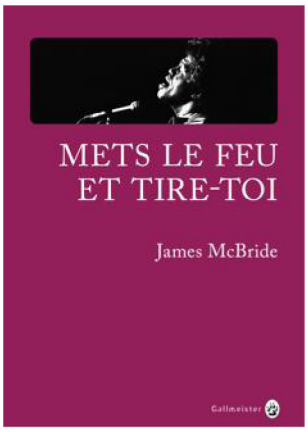
De James McBride

Pourquoi « Mets le feu et tire-toi » ? Tout simplement parce que James Brown aimait à répéter cette phrase et, surtout, à la mettre en pratique, notamment lors de ses concerts. Le Soul Brother n° 1, son surnom, a eu une carrière immense: 200 millions de disques vendus, plus de 300 albums enregistrés, dont 45 finiront disque d'or… Ça, ce sont les chiffres. Il y a aussi le rayonnement du chanteur sur toute la culture des États-Unis, son aura sur la musique en général et son influence immense, que ce soit auprès de ses contemporains ou des rappeurs. James Brown fut aussi un infatigable prêcheur lorsqu'il s'agissait de l'éducation des jeunes des milieux défavorisés. Cette obsession-là, car c'était bien une obsession, il voulait qu'elle lui survive puisqu'à sa mort la plus grande partie de son héritage devait aller à une fondation pour aider à l'accès aux études. La médaille a évidemment son revers. Ses revers, pourrait-on même écrire, si l'on osait défier les lois de la physique. Après une vie d'ascète où il était obnubilé par ses performances sur scène et sa musique, James Brown est tombé dans la drogue la cinquantaine venue, passant quelques années derrière les barreaux, et d'autres complètement dans les vapes. Il y a aussi James le tyran avec ses musiciens, colérique, injuste. Enfin, il y a cette lutte odieuse depuis sa mort, en 2006, entre ses enfants et ses derniers conseillers, incapables d'exaucer ses ultimes et généreuses volontés tant la famille s'arcboute pour ne pas laisser filer le pactole chez les plus démunis… Cette vie tout en démesure, James McBride la raconte avec talent mais surtout avec un regard analytique sur l'apport culturel du chanteur, son rôle dans la lutte des Noirs aux États-Unis, l'influence du sud du pays dans son éducation et, évidemment, les rapports du showbiz avec l'argent… Pour info, et ce n'est pas anecdotique tant cela apporte à sa vision des événements, James McBride, l'auteur, est aussi un musicien reconnu.

Gallmeister. 22,80 €.

L'ALSACE
17 novembre 2017

Le Parrain



La vie de James Brown est un roman. James McBride la décline au fil des rencontres avec des proches du Parrain de la soul music. Ses racines remontent à l'esclavage, son enfance oscille entre pauvreté, abandon, mauvais coups et puis, James découvre la musique comme on entre en religion. Sur scène il donnait tout, allumait le feu et filait sans revenir histoire d'attiser le doux plaisir de la frustration. Le cœur du vrai James Brown bat entre ces pages. Get up !

Mets le feu et tire-toi, de James McBride, ed Gallmeister, 336p, 22,80 €

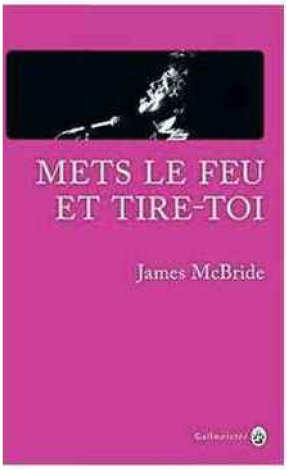
A NOUS PARIS

11 juillet 2017

METS LE FEU ET TIRE-TOI
James McBride
Éd. Gallmeister
318 pages, 22,80 €.
Traduit de l'américain
par François Happe

James Brown sentimental

Deux adolescents habillés à la mode hip hop – le pantalon descendant au milieu des fesses et la casquette de travers – voient James Brown dans un parking d'Augusta (Georgie) et lui disent : *« M'sieur Brown, faudrait qu'on nous donne notre chance, on trouve pas de boulot par ici »*. James les regarde et lance : *« Remontez votre pantalon à l'endroit où il doit être, retournez votre casquette et mettez-la dans le sens de la marche, et ça ira mieux. »* C'est l'une des facettes humaines de James Brown que livre James McBride dans ce formidable récit. L'auteur, connu pour son roman *L'Oiseau du Bon Dieu* (National Book Award 2013), s'intéresse au lien que le parrain de la soul entretenait avec son peuple et les enfants à qui il répétait : *« N'arrêtez pas l'école ! »* Ce fut le grand combat de sa vie. Si James McBride reconnaît, dans un aveu très étonnant, avoir accepté d'écrire ce livre parce qu'il avait besoin d'argent (son éditeur voulait un auteur noir), il y a mis tout son cœur pour donner une autre image de l'idole, plus nuancée, démontant les clichés colportés par les médias. Il nous offre plus qu'une biographie musicale (où la musique tient un rôle secondaire, mais ce n'est pas vraiment ce que l'on cherche ici), un récit littéraire et sentimental. McBride nous livre une part de l'histoire tragique des États-Unis, rappelant que le grand-oncle de James Brown, Cutter, fut attaché par des Blancs sur des rails de chemin de fer. Il avait été accusé de suivre une femme blanche dans la rue. Une histoire bouleversante._



© Courtesy Gallmeister

ouest france
28 mai 2017

James Brown, le soleil noir de l'Amérique

Récit. Le chanteur a fait briller les Afro-Américains. Il s'est construit un personnage qui a honoré les Noirs et réveillé les Blancs. Son parcours est celui des États-Unis.

Dans ce roman truculent, James McBride dessine, derrière le légendaire James Brown, un homme aussi fort que fragile.

Chanteur, danseur, bête de scène, James Brown est une figure dans l'univers de la musique. Célèbre dans le monde entier, cet homme, mort en 2006, a nourri les légendes. Avec *Mets le feu et tire-toi*, James McBride joue une partition qui n'a rien à voir. L'écrivain afro-américain se met en scène avec humour pour raconter comment il s'est attaqué à cette montagne avec de simples chaussures de marche.

L'histoire démarre dans ce Sud des États-Unis à la chaleur électrique. Un coin du monde à nul autre pareil où les Noirs se sont construits sur **« un passé d'esclavage, d'oppression et de malentendus »**, rappelle l'auteur. Le petit James Brown, né en 1933, est pauvre et sans parents. Instinctivement, il apprend, comme tous les autres, à ne pas se faire remarquer par les Blancs. L'écrivain raconte le comté de Branwell en Caroline, ses habitants, ses plats typiques. Le lecteur lui emboîte facilement le pas et se retrouve plongé dans cette Amérique des années 1950-1960.

Des succès, des tragédies

Le parcours romanesque de Brown est rythmé par ses énormes succès et ses tragédies, comme la mort de son fils, Teddy. Son ex-femme, sa famille, ses amis témoignent. Il s'agit du portrait d'un homme, mais aussi de tout un pays qui élira à sa tête, des années plus tard, Barack Obama, puis Donald Trump.

Ce récit chante l'amour, la joie et le rire qui l'emportent toujours sur la violence de l'existence. James McBride, saxophoniste de jazz et romancier distingué en 2013 par le National Book Award, a le souffle puissant et la plume délicate.

Clin d'œil de l'histoire, son livre précédent, *L'oiseau du Bon Dieu*, s'inspirait de John Brown, un Blanc abolitionniste qui s'est battu pour libérer les Noirs avant la guerre de Sécession. C'était déjà un régal de voir comment il arrivait à s'emparer du passé avec truculence. Avec l'âme de James Brown, McBride monte encore d'un cran. Bousculé, étonné, touché, on garde cette drôle de leçon à portée de main. En chantant, quoi qu'il arrive, *I Feel Good*.

Karin CHERLONEIX.

James McBride
Mets le feu et tire-toi,
Gallmeister,
320 p., 22,80 €.

télé 7 JOURS
22 mai 2017

METS LE FEU ET TIRE-TOI
de James McBride

Ce livre est une pépite. Ni une biographie, ni un roman. Un mélange des deux avec, comme héros, James Brown, le vrai.

Jazzman et romancier, admirateur de cette icône, James McBride décrit avec humour et intelligence l'univers de l'artiste, et dépeint en parallèle la société américaine actuelle. « James Brown, c'était notre âme », écrit-il. Un livre où il est question avant tout de liberté.

RÉCIT. Gallmeister, 336 pages, 22,80 €

POINT DE VUE

7 juin 2017

Étoile noire

James Brown fait l'objet d'une biographie, mais sans les dates et habituelles anecdotes usées. Juste la vie d'un homme, né pour ramasser du coton et mort en ayant vendu 200 millions de disques. Sa force trouve sa source dans ses peurs de gamin du sud des États-Unis, celle de l'homme blanc, éternel maître de sa famille. L'auteur, lauréat du National Book Award, raconte cette rage sourde et lucide partagée depuis des générations par les descendants d'esclaves. Une méfiance qui façonné l'Amérique et James Brown, qui répétait à longueur d'interviews: «Allez à l'école!» **J.C.**

***Mets le feu et tire-toi*, par James McBride, traduit de l'anglais (États-Unis) par François Happe, Gallmeister, 336 p., 22,80 €.**

24heures
6 mai 2017

Biographie

Ecrivain jazzman, James McBride sait chahuter les phrasés, note essentielle pour évoquer la figure géniale de James Brown. L'écorché perce sous les trois heures de coiffage exigées avant chaque concert. Mais cette anecdote ne donne pas toute la mesure d'un caméléon – trait sudiste, paraît-il. Une enfance marquée par les abandons, les dettes et autres humiliations forge sa résistance. Au chaos qui l'entoure, la «Sex Machine» s'accroche à deux constantes, musique et amitié. Au-delà, c'est pagaille et blues, triomphes et dégringolades à la hauteur de ses 200 millions de disques vendus. Un récit qui brûle par les deux bouts. **cle**

Mets le feu et tire-toi
James McBride
Ed. Gallmeister, 320 p.

TRIBUNE DE GENÈVE

6 mai 2017

Biographie

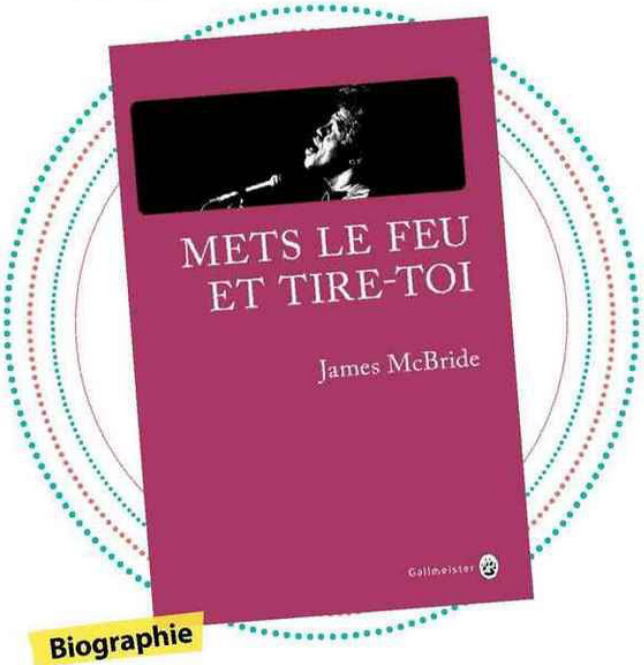
Ecrivain jazzman, James McBride sait chahuter les phrasés pour évoquer la figure géniale de James Brown. L'écorché perce sous les trois heures de coiffage exigées avant chaque concert. Mais cette anecdote ne donne pas toute la mesure d'un caméléon. Une enfance marquée par les abandons, les dettes et autres humiliations forge sa résistance. Au chaos qui l'entoure, la «Sex Machine» s'accroche à deux constantes, musique et amitié. Au-delà, c'est pagaille et blues, triomphes et dégringolades à la hauteur de ses 200 millions de disques vendus. **C.LE**

«Mets le feu et tire-toi»
James McBride
Ed. Gallmeister, 320 p.

serengo
14 juin 2017

BOUILLON DE CULTURE

SPÉCIAL ÉTÉ



Biographie

Mon James, ce héros

À travers l'histoire de James Brown, c'est l'âme noire américaine qu'explore James McBride. Sublime.

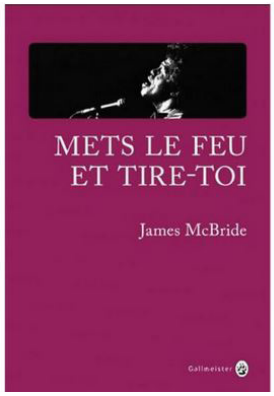
James Brown n'était pas seulement un des plus grands musiciens du XXe siècle, il était aussi la conscience de la communauté noire américaine. Un héros, un modèle d'identification pour des millions de gens qu'il n'aura jamais laissés tomber, prônant l'éducation, calmant les émeutes par sa simple présence et léguant l'essentiel de sa fortune à des associations d'aide sociale. Son génie musical, ses extravagances, son caractère hors norme en font l'un des personnages les plus fascinants de son époque. Loin des clichés et de la légende (souvent fausse) que l'artiste a lui-même contribué à fabriquer, ce magnifique portrait n'est pas une histoire chronologique du parrain de la soul. C'est plutôt un portrait de l'Amérique noire tout entière que dresse James McBride, des cabanes de bois du Sud profond misérable, où James Brown a passé son enfance, aux ghettos des grandes villes où la ségrégation, même abolie, demeure aujourd'hui encore une réalité. Jazzman autant que brillant écrivain, James McBride voue à son sujet une admiration sans bornes et signe avec cet ouvrage l'un des plus beaux livres jamais écrits sur la musique.

Mets le feu et tire-toi,
de James McBride,
éd. Gallmeister, 22,80 €.

© DR LES PRIX SONT DONNÉS À TITRE INDICATIF

LA PRESSE .CA
11 juillet 2017

Mets le feu et tire-toi: le mystère James Brown ****



CHANTAL GUY
La Presse
Suivre

James McBride, lauréat du National Book Award pour son roman *L'oiseau du bon Dieu*, ne propose pas ici une biographie ordinaire de celui qu'on surnomme le Parrain de la soul, James Brown.

Il avoue même qu'il s'agit d'une commande tombée dans une période difficile de sa vie, et il se demande ce qu'il peut bien ajouter aux nombreuses bios consacrées à l'artiste.

McBride décrit plutôt sa quête pour comprendre un homme rempli de paradoxes ayant passé sa vie à cacher qui il était vraiment, même aux gens les plus proches de lui.

C'est un grand reportage qui relève plus de l'essai sur l'importance de James Brown pour les Afro-Américains, et sur ce plan-là, le récit est plus que passionnant, en particulier lorsque McBride parle de musique, puisqu'il est aussi jazzman.

Disons que ça donne envie de se taper toute la discographie de Brown. On se retrouve ainsi avec un portrait approfondi d'un homme qui n'a jamais pu oublier son Sud natal, la pauvreté, la peur, et nous suivons le parcours d'une comète infatigable, une star cernée de toutes parts par les demandes, d'une générosité sans bornes, jusqu'à son héritage qu'on se dispute encore aujourd'hui alors qu'il voulait léguer toute sa fortune à l'éducation des enfants défavorisés - l'éducation étant l'une de ses obsessions.

On arrive facilement à la conclusion que Brown, malgré les débandades, surtout à la fin de sa vie, a carrément transformé l'Amérique noire presque à lui seul.

* * * *

Mets le feu et tire-toi. James McBride. Gallmeister. 320 pages.